

La Rampe, 24 mai 1917, page 5
 Source : Gallica, Bibliothèque nationale de France



LA CRITIQUE MUSICALE

par Jean Poueigh

Opéra : Prométhée

Il y aura dix-sept ans, le 27 août prochain, qu'à Béziers fut représentée pour la première fois la tragédie lyrique de Jean Lorrain, MM. A.-Ferdinand Hérold et Gabriel Fauré.

Conçue spécialement en vue du plein air, elle appartient à ce genre hybride dont le cycle se déroula là-bas par les soins de M. Castelbon de Beauxhostes et duquel émergent deux œuvres seulement : *Déjanire* et *Prométhée*. L'une et l'autre écartées des théâtres urbains par leur formule et leur destination, elles suivirent des routes divergentes qui les amenèrent, chose singulière, au même aboutissement, à savoir le plateau de l'Opéra. Les modifications que M. Camille Saint-Saëns apporta par la suite dans la structure de son ouvrage, permirent à celui-ci de s'inscrire sans coup férir au répertoire. Avant de l'y venir retrouver, la partition de M. Gabriel Fauré, demeurée en son état de version primitive, fut occasionnellement présentée au public parisien sur les scènes de l'Hippodrome et de l'Académie Nationale de Musique. Alors passagère d'un jour, elle rentre maintenant avec tout l'éclat désirable, ainsi qu'en un musée où dès longtemps était marquée sa place.

Malgré que des souvenirs de jeunesse s'attachent pour moi à la révélation biterroise de *Prométhée*, je me garderai d'établir un parallèle entre des cadres aussi différents. Sans doute le spectacle était grandiose de ces dix mille spectateurs et plus s'étagant en gradins pressés aux flancs des arènes. Sous l'azur incandescent, les tonalités chaudes du décor et des costumes chantaient comme cigales au soleil, tandis que le souffle marin venu de la Méditerranée proche agitait autour de M. de Max le flamboyant manteau jeté sur sa nudité de Titan foudroyé, et gonflait les voiles enveloppantes derrière lesquels Mme Cora Laparcerie drapait sa passion douloureuse de Pandore. Un hymne puissant, jailli des chœurs et de l'orchestre aux cent bouches — car l'élément symphonique et les violons en particulier n'eussent pu se faire entendre sans le secours des bandes d'harmonies civiles et militaires — accompagnait la pompe des cortèges, emplissait la vivante corolle et montait vers le zénith. Electrisé par tant de vibrations lumineuses et sonores, chacun s'abandonnait bientôt à l'ivresse ambiante, et il ne fallait rien moins que la tiédeur tombante du crépuscule pour apaiser une exaltation provoquée surtout par les côtés purement extérieurs du spectacle.

Tout ce feu d'artifice devait s'éteindre dans la silencieuse pénombre du monument Garnier, afin que brillât, haute et sacrée, la flamme de l'art. M. J. Rouché et ses collaborateurs ont fort judicieusement compris que la grandeur du mythe ne pouvait être atteinte que par la simplicité et le recul quasi-fabuleux de la réalisation scénique. Libre au ciel du midi d'éclairer violemment les masses évoluant avec faste sur le gigantesque proscénium ! Ici elles transparissent au travers d'une sorte de gaze — toile métallique peut-être — tendue verticalement et interposée au premier plan entre le regard et les portants ou praticables. Ce léger tamis atténue la crudité des couleurs, estompe les jeux de lumière, baigne de profondeur les lointains, et situe le paysage et les protagonistes

qui s'y meuvent en une atmosphère irréelle, surhumaine, exactement accommodée au site et au drame lui-même.

Celui-ci est traité dans la forme de tragédie lyrique propre aux réjouissances estivales des arènes de Béziers et dont le théâtre grec fut l'inspirateur. Deux groupes de personnages font alterner le chant et la déclamation, et cèdent parfois la parole au chœur, lequel intervient à la manière antique.

Le poème de Jean Lorrain et M. A.-Ferdinand Hérold retrace avec une sensibilité frémissante et nuancée la lutte, contre Jupiter et ses messagers, du dieu qui déroba le feu du ciel; de même qu'il nimbe d'un pathétique ardent la figure de l'amante au mystérieux collet. La frappe du vers est ferme, nette, précieusement ouvragée et sonne dans la salle close tout comme au plein-air.

Mais la musique, pour s'adapter à ce nouveau milieu, a dû écarter les timbres bruyants des harmonies et fanfares, et renouveler son clavier instrumental, uniquement composé désormais de l'habituel orchestre symphonique. M. Gabriel Fauré a donc réorchestré sa partition, lui donnant cette fois la sobriété de touche et la discrétion de palette qu'elle réclame. Car la nature du musicien qui nous occupe ne s'épanche point en rythmes nerveux et forts. Sa musicalité, originale entre toutes, se plaît aux demi-teintes et affectionne les intimités. Ce pourquoi il a traité *Prométhée* avec une sobriété de lignes, une simplicité de moyens et une sereine élévation de style qui prennent maintenant toute leur ampleur significative, précisément parce que l'atticisme des proportions n'est plus écrasé par le grossissement du détail et le redoublement de l'effet.

L'interprétation et la mise en scène de cette tragédie lyrique sont hors de pair et en font l'une des manifestations les plus captivantes de la saison. Le concours de la Comédie-Française lui communique par ailleurs un incontestable attrait.

Ensanglanté de pourpre, M. Albert Lambert fils incarne un Prométhée immense et magnifique. Mlle Conna Romano pare Pandore d'une beauté grave et touchante. Dans le rôle trop court d'Hermès, Mlle Yvonne Ducos apporte sa grâce délicate.

S'effaçant courtoisement devant leurs hôtes, les artistes de la maison se contentent de tenir la partie lyrique, avec leur conscience accoutumée. Mlle Demougeot, dont l'inlassable effort se réalise ascensionnellement, personnifie Bia en grande tragédienne lyrique qu'entourent Mlles Lapeyrette et Yvonne Gall, MM. Sullivan, Gresse et Laffitte, véhément Andros. Les mouvements de foule des chœurs sont extrêmement bien réglés : ils participent à l'action de loin et sans ondulations inutiles. Au pupitre, M. Camille Chevillard distribue les jeux de sonorités qui scintillent à la façon de la lumière épandue sur le prodigieux amoncellement de roches du décor.

Prométhée était suivi de la reprise d'*Une Fête chez La Pouplinière*, divertissement XVIII^e siècle avec musique de l'époque instrumentée par M. Alfred Bachelet. Mlle Zambelli et M. Aveline, à la tête du corps de ballet, nous prouvèrent que les russes ne sont pas seuls détenteurs de toute virtuosité chorégraphique.

JEAN POUEIGH



Mlle DEMOUGEOT